Kasteel van Loppem
STICHTING JEAN VAN CALOEN

Magazine Web
du Château de Loppem

N° 1 — 10 juillet 2022

Acquisitions pour le château

‘Email champlevé’: art religieux du 13e siècle provenant de Limoges et d’Italie centrale

Sur les traces de Jean van Caloen

Le château de Loppem possède une collection d’art de renom, principalement axée sur l’art médiéval (13e-16e siècle). Cette collection a vu le jour grâce au baron Jean van Caloen (1884-1972). Il semble avoir hérité de la même passion pour l’art que sa grand-mère, Savina de Gourcy Serainchamps, férue d’art (1825-1912). Jean avait l’habitude de noter et de conserver la trace de la plupart de ses achats. Les carnets de notes et la correspondance qu’il a conservés constituent une mine d’informations intéressantes sur ses achats d’œuvres d’art: à qui, où, quand, etc. On y trouve généralement aussi le prix. Diverses disciplines artistiques sont ainsi représentées dans sa collection, l’accent étant mis sur les sculptures en bois et en pierre, avec ou sans leur polychromie d’origine (partiellement préservée). On y retrouve en outre des fragments de retables, des panneaux peints, des vitraux, des dessins, des gravures, des manuscrits, des incunables, de l’ivoire, du métal, ainsi que de l’albâtre. Cependant, une seule chose fait défaut, ce qui est tout à fait curieux pour un collectionneur d’art médiéval: les émaux parés de leurs couleurs fascinantes.

Jean van Caloen (1884-1972), collectionneur d’art et fondateur de la Fondation Jean van Caloen, qui porte son nom, vers 1909

Après le décès de Jean van Caloen, son unique enfant, Roland (1920-2014), collectionneur passionné d’art ethnique et de reliures précieuses, a complété la collection de son père par des achats très ciblés. Notamment, deux magnifiques sculptures, *Saint Georges* de Jan Borman I et *Saint Domitien de Maastricht (également de Tongres ou de Huy) ou Saint Servais de Maastricht* de Jan II ou Pasquier Borman ont rejoint la collection. Lors de la création de la ‘Fondation Jean van Caloen’, Jean et Roland souhaitaient non seulement ouvrir la collection d’art au public,

Trois émaux peints des empereurs romains Tibère, Vespasien et Vitellius, par Jacques I Laudin, 2e moitié 17e siècle

mais également l'enrichir en cas de possibilités d'achat attrayantes. C'est dans cet esprit que le conseil d'administration de la Fondation Jean van Caloen souhaite poursuivre cette politique d'acquisition.

Au printemps 2022, une telle occasion s'est présentée. Quelques émaux 'champlevés' de Limoges et d'Italie centrale, exceptionnellement bien conservés, ont été proposés sur le marché de l'art par l'antiquaire anversois Bernard Descheemaeker de *Works of Art.*[1] Des objets du 13e et du début du 14e siècle de qualité muséale qui constitueraient non seulement un apport remarquable à la collection existante, mais conféreraient également un rayonnement supplémentaire au patrimoine du château de Loppem. Finalement, quatre objets ont été achetés. Ils y sont exposés depuis la fin du mois d'avril. Un bel hommage à Jean van Caloen, décédé il y a tout juste 50 ans.

Émail champlevé, émail cloisonné et émail peint

Ceux qui connaissent un peu l'art médiéval associent la technique de l'émail à la ville française de Limoges (ainsi qu'à la principauté de Liège et à la région de la Meuse). Mais la technique est bien plus ancienne; déjà dans l'Égypte des pharaons, ainsi que chez les Romains et les Celtes, les bijoux et autres ustensiles étaient pourvus de ces finitions délicates et colorées.

À partir du milieu du 12e siècle et jusqu'au 14e siècle, Limoges comptait de nombreux ateliers où les orfèvres-émailleurs maîtrisaient les techniques du cloisonné et du champlevé.

L'émail **cloisonné** est constitué d'une plaque de cuivre sur laquelle sont soudés de minces filaments de cuivre qui forment les contours de la composition. Chaque couleur de fonte est contenue dans ces 'cloisons' ou délimitations.

Dans le cas de l'émail **champlevé**, comme pour les quatre objets achetés, l'orfèvre grave les contours de la composition dans la plaque de cuivre de 2 à 3,5 mm d'épaisseur à l'aide d'une pointe métallique. Avec un burin, l'émailleur crée à son tour des cavités peu profondes dans la plaque de cuivre. Il les remplit d'émail à l'aide d'une spatule. Il obtient cette pâte de verre en écrasant des pigments et des particules de verre dans un mortier et en les mélangeant. Une fois ce mélange versé dans les cavités de la plaque de cuivre, le tout est mis au four. La température élevée fait fondre la poudre d'émail granuleuse. Chaque couleur a une température de fusion différente, de sorte qu'il faut cuire couleur par couleur, en commençant par la température la plus élevée (800°), puis à des températures progressivement plus basses (jusqu'à 700°). La fonte réduit le volume de l'émail par rapport à la poudre d'émail appliquée à l'origine, de sorte que l'émail doit être appliqué en plusieurs couches. Il est évident qu'il s'agit d'un processus complexe, d'autant plus que plus de couleurs sont utilisées, plus l'objet doit être cuit.

Mais ce n'est pas tout. Une fois l'émail refroidi et durci, toute la surface de la plaque est polie. Les traces du polissage sont parfois encore visibles après huit cents ans. Si le commanditaire le souhaite, la plaque peut être encore gravée ou ciselée. Enfin vient la dorure.

Le contraste entre les tons bleus et vert-bleu très fréquent, avec ici et là du blanc ou du rouge, et le cuivre doré est un plaisir pour les yeux, à l'époque comme aujourd'hui.

Enfin, nous avons entre le 15e et le 17e siècle l'émail **peint**, où, en plus des scènes bibliques, apparaissent également des portraits, des scènes profanes et mythologiques. Cette technique est pratiquement une spécialité exclusive de Limoges. La Renaissance y fait son apparition grâce aux gravures et aux rois de France et leur cour. Outre les représentations polychromes, les sujets sont également peints en grisaille.

Trois médaillons dans ces tons de gris ont été trouvés dans la bibliothèque de Jean van Caloen. Ils représentent des bustes d'empereurs romains représentés de profil. Tant par le sujet que par le contraste entre le fond noir et les têtes en grisaille, ces émaux font penser à des camées. Ces émaux peints sont l'œuvre de Jacques I Laudin (1627-1695), membre d'une famille réputée d'émailleurs de Limoges, et datent de la seconde moitié du 17e siècle, mais ont été réalisés d'après une série de gravures de 1619 de Jacob de Gheyn II (env. 1565-1629). Cette découverte a été la raison de

Émail peint polychrome, représentant l'empereur Claudius, par Jacques I Laudin, 2e moitié 17e siècle, collection privée

l'achat des émaux médiévaux. Vous trouverez ci-dessous une analyse des quatre pièces achetées, à savoir deux fragments de croix processionnelles, une pyxide et une plaque d'un reliquaire.

Un très grand corpus

(Limoges, 1225-1250, cuivre, émail champlevé polychrome, gravé, doré, h. 26,5 cm, l. 19,7 cm).

Une croix de procession est en cuivre ou en argent, avec ou sans dorure, et consiste en un crucifix placé au sommet d'une longue perche. Elle est portée à l'avant d'une procession comme l'entrée et la sortie de l'eucharistie, mais aussi lors de funérailles ou lors d'une procession proprement dite à l'intérieur ou à l'extérieur de l'église. Elle était portée en guise d'insigne pour un archevêque, mais dans ce cas le corpus était tourné vers le prélat.

La Fondation Jean van Caloen a pu acheter deux parties de deux croix de procession différentes. La première est un corpus de dimensions remarquablement grandes: 26,5 cm de haut, ce qui est nettement plus grand que les autres corpus et s'apparente davantage à une croix de procession qu'à une croix d'autel (plus petite). Mais surtout, le parfait état de conservation fait de cet objet une pièce unique. On connaît en effet plusieurs corpus dont les mains ou une partie de la couronne ont été brisées. Ce n'est pas le cas ici; la dorure a également été en grande partie bien conservée. Le crucifié montre encore clairement l'influence de l'art roman. C'est ce que l'on constate par exemple à la couronne: il ne s'agit pas d'une couronne d'épines, mais d'une couronne comme signe de dignité, le Christ comme roi et vainqueur de la mort. La couronne finement ciselée est surmontée au centre d'un motif de croix. La poitrine et les côtes du Messie sont représentées respectivement par une fine ligne sinueuse et continue, et des lignes gravées parallèles. Les muscles des bras sont également représentés de la même façon. Comme il devait l'être à l'époque, le pagne ou *perizonium* est plutôt long. Il est orné de boucles (émail blanc), couvre les jambes jusqu'aux genoux et se poursuit sur les côtés. Le drapé est suggéré par des lignes d'émail bleu.

La position des pieds placés côte à côte, est caractéristique du style roman. Le visage, sur

Le Christ sur la croix (issu d'une croix de procession)
Cuivre, émail champlevé polychrome, gravé, doré
Limoges, 1225-1250

lequel la barbe est très soignée, mérite d'être mentionné. Mais ce sont surtout les yeux qui sont particulièrement dignes d'intérêt. Ils sont réalisés avec deux gouttes de verre bleu. Lorsque vous regardez le corpus de derrière et le placez à la lumière, vous pouvez voir à travers les yeux. Les caractéristiques mentionnées ici font clairement référence au style roman, bien que la courbe du corps trahisse discrètement l'arrivée du gothique, par le mouvement de la hanche en S ou le *déhanchement*. Nous sommes encore un peu éloignés du Christ en souffrance introduit par les ordres mendiants du 14e siècle, avec une couronne d'épines, un pagne plus petit, mais surtout gorgé de sang et de pathos.

Provenance:

Collection privée, France, 2011; le 1er février 2011, Angoulême, Hôtel des Ventes; collection privée, Espagne, 2011-2018.

Plaque représentant la Majestas Domini

(Italie centrale, vers 1300, cuivre, émail champlevé polychrome, doré, h. 8,1 cm, l. 8,1 cm).

Cette plaque quadrilobée provient de l'arrière d'une croix de procession et était fixée au croisement des bras de la croix. L'image montre le Christ en majesté, assis sur un coussin, placé sur un trône. Regard sévère projeté vers l'avant, il bénit, tandis que sa main gauche repose sur un livre, le livre de la vie (Apoc. 20,12). Il est représenté ici comme une personne divine, d'où le nimbe qui orne l'arrière de sa tête. Le nimbe ou l'auréole apparait dans l'art chrétien à partir de la seconde moitié du quatrième siècle et n'était initialement utilisé que pour Dieu, puis également pour les saints. Le caractère divin est également évoqué par la mandorle. À l'instar de l'auréole, cette couronne en forme d'amande provient d'Orient à la même époque. Le tout est flanqué de deux anges, celui de droite tenant un rouleau de texte. Le rapport d'échelle entre le Christ et les anges souligne sa divinité.

Majestas Domini (plaque de l'arrière d'une croix de procession)
Cuivre, email champlevé polychrome, gravé, doré
Italie centrale, vers 1300

L'image de la *Majestas Domini* est souvent entourée de quatre êtres vivants: l'aigle, le lion ailé, le bœuf ailé et l'homme ailé, qui sont les symboles des évangélistes, respectivement Jean, Marc, Luc et Matthieu. Ils n'apparaissent pas ici sur la plaque, mais peuvent avoir décoré les extrémités des bras croisés comme des plaques séparées. Le mélange de couleurs est composé de bleu foncé, de turquoise et de rouge. Le vêtement, joliment drapé, est en grande partie doré, ce qui accentue à nouveau l'aspect divin. L'architecture du trône et le tissu du coussin sont également exécutés avec minutie. Au début du 20e siècle, cette plaque était encore considérée comme une œuvre rhénane, jusqu'à ce que l'on lui découvre de grandes similitudes avec une plaque circulaire dotée d'un buste du Christ, conservée dans la salle des reliques de la cathédrale d'Anagni (prov. Frosinone, Région du Latium). Depuis lors, l'Italie centrale a été considérée comme lieu de production.[2]

Provenance:

Collection von Oettingen-Wallerstein, Schloss Harburg, env. 1828-1925; marchand d'art Trinity Fine Art, Londres, 1995; collection privée, Angleterre, 2001; Bernard Descheemaeker-Works of Art, Anvers, 2001; marchand d'art Jan Dirven, Anvers, 2001-2002; collection Carlo Antonetto, Turin, 2002-2010; par héritage à: collection Marco Antonetto, Turin, 2010-2015.

Pyxide

(Limoges, 1225-1250, cuivre, émail champlevé polychrome, gravé, doré, h. 7,2 cm, diam. 6,4 cm)

Une pyxide est une petite boîte cylindrique munie d'un couvercle, généralement en métal précieux. Contrairement au ciboire, qui est plus grand, la pyxide est dépourvue de pied. Cette boîte est utilisée pour conserver les hosties consacrées ou pour les apporter aux malades et aux mourants.

Ce bel exemplaire est décoré sur tout son pourtour d'un enchaînement de médaillons sur lesquels figure le buste d'un ange. Les anges sont dotés d'un nimbe et émergent des nuages. La même décoration se répète sur le couvercle conique à charnière. Entre les médaillons se trouve un ornement floral stylisé. Ici aussi, la palette de couleurs est particulièrement élégante, avec le bleu foncé et clair, le vert clair, le rouge et le blanc qui contrastent avec les parties dorées. Seule la partie supérieure n'a pas survécu à l'épreuve du temps. Il peut s'agir d'une croix, d'une fleur ou d'un bouton qui a entre-temps disparu. La finition intérieure luxueuse est très particulière, mais n'est pas visible

Pyxide
Cuivre, email champlevé polychrome, gravé, doré
Limoges, 1225-1250

lorsque la pyxide est fermée. L'intérieur est lui aussi entièrement doré. Le fond creux est également très pratique, car il permet d'extraire une hostie de la boîte sans difficulté.

Une pyxide conservée avec des médaillons d'anges identiques, dont les médaillons sont alternés avec des feuillages de palmettes, est conservée dans la salle des reliques de l'église abbatiale de Sainte-Valérie à Chambon-sur-Voueize (dépt. Creuse, région Nouvelle-Aquitaine).

Provenance: Collection privée, France, 2005.

Plaque représentant la montée au ciel d'un saint

(Limoges, 1210-1220, cuivre, émail champlevé polychrome, gravé, doré, h. 5,3 cm, l. 13,3 cm)

Les reliques ont joué un rôle prépondérant dans la dévotion (populaire) au Moyen-Âge. Les parties du corps humain telles que les os, une dent ou encore une mèche de cheveux sont les reliques les plus importantes, aussi appelées reliques de premier ordre. Elles étaient très soigneusement enveloppées dans des tissus précieux (avec pour provenance l'Égypte, la Mésopotamie, la Syrie et Byzance). La relique était ensuite pieusement conservée dans des boîtes en ivoire ou en bois recouvertes de plaques de métal (précieux), incrustées de pierres précieuses. Au 13e siècle, les reliquaires apparaissent à Limoges sous forme d'une petite maison dont les murs et le toit sont recouverts de superbes plaques d'émail. Étant donné que la grande majorité des pèlerins étaient analphabètes, les plaques contenaient des images du saint en question, de ses éventuels conversions et miracles, mais certainement aussi de sa mort (en martyre) et de son élévation au ciel.

La Fondation Jean van Caloen a pu acheter une telle plaque, qui provenait d'un des pans de la crête d'une châsse. La montée au ciel d'un saint y est représentée sur un mode narratif. Deux anges emportent l'âme d'un saint (non identifié), au milieu d'une mandorle, à travers les nuages jusqu'au ciel. La silhouette étend ses bras ouverts. Sa mort en martyre lui a valu le statut de saint, comme en témoigne son auréole. Les visages des trois personnages sont remarquables. Ceux-ci ont été apposés à la plaque sous forme de têtes tridimensionnelles distinctes. Pour obtenir ce résultat, on les a frappés dans une matrice, comme pour les pièces de

La montée au ciel d'un saint (plaque d'un reliquaire)
Cuivre, email champlevé polychrome, gravé, doré
Limoges, vers 1210-1220

monnaie. Les têtes ciselées, chacune avec une expression différente, les lignes stylisées des vêtements et des ailes, les somptueuses couleurs de l'émail ainsi que les parties dorées font de cette plaque un témoignage stupéfiant du savoir-faire de ces artistes d'il y a huit cents ans.

L'iconographie de ce plan de crête présente des similitudes frappantes avec la crête de la châsse de saint Thomas Becket (Utrecht, Musée Catharijneconvent) et de la châsse de sainte Valérie (Hanovre, Musée August Kestner). Il est possible que les trois proviennent du même atelier.

Provenance: Collection privée, France, 1999: marchand d'art, Jan Driven, Anvers, 1999-2001; collection privée Düsseldorf, 2001-2015.

Reliquaire de la sainte Valérie dans la Musée August Kestner à Hanovre (Cl. Lindner ©)

Émaux dans la région de Bruges

Les émaux de cette période, conservés dans la région de Bruges, sont plutôt rares. En dehors d'une poignée de collections privées, seul le Trésor de la cathédrale Saint-Sauveur a jusqu'à présent abrité de telles pièces, notamment les statuettes de Marie et de l'archange Gabriel (Nord de la France ou Flandre, 12e siècle) provenant de l'église Saint-Donatien, ainsi que la volute d'une crosse (Limoges, 1225-1250).

Cette acquisition par la Fondation Jean van Caloen a permis d'obtenir en une seule fois quatre (!) pièces supplémentaires de nature et de qualité diverses. L'acquisition récente de ces objets médiévaux constitue donc un très bel enrichissement particulièrement intéressant non seulement pour la collection du château de Loppem, mais aussi pour la région de Bruges en général.

Benoit Kervyn de Volkaersbeke

***Notes**:*

[1] B. Descheemaeker, *Works of Art: Nieuwsbrief*, n° 20, septembre 2016, p. 12-15.

[2] L. Mortari, *Il tesoro della Cattedrale di Anagni*, Rome, 1963, p. 45, n° 32 et fig. 66; E. Taburet-Delahaye, *L'orfèvrerie gothique au Musée de Cluny (XIIIe-début XVe siècle) : catalogue*, Paris, 1989, n° 62.